

L'Arpenteur

Il avait 54 ans, 4 mois et 6 jours. Hier, cela faisait pile trois semaines qu'elle était partie, après 8 674 jours de vie commune.

Voilà trois semaines qu'il tournait en rond dans un trois-pièces de quarante-deux mètres carrés ressemblant désormais à un temple encombré d'objets de culte. Pendant trois semaines aveugles, son esprit avait été meurtri par le mouvement incessant de la masse compacte des innombrables souvenirs accumulés avec trop d'ivresse et de légèreté durant toutes les années qu'ils avaient passées ensemble. Cela ressemblait au calvaire d'un navire dans la nuit, ballotté par la houle et dont la cargaison, libérée de ses sangles, viendrait cogner sans relâche d'un bord à l'autre de la coque, au risque de finir par l'éventrer. Et, solidement amarrée au fond de son esprit, il y avait cette question qu'il ne se sentait plus la force d'affronter : quel était à présent le cap à suivre ?

La fission après la fusion, de la matière sans structure, un espace mouvant et sans dimension et un quotidien sans gravité : cela faisait beaucoup trop de défis pour le physicien qu'il avait été jadis, jongleur de certitudes, apôtre du tangible et magicien des chiffres.

Il y avait surtout cette promesse qu'il avait faite, tandis que, dans un souffle, les yeux déjà à moitié tournés vers d'autres mondes, elle lui avait rappelé leur voyage de noces en Bretagne et l'excursion qu'ils avaient faite là-bas, tout au bout du monde. Est-ce qu'il se souvenait du lieu ?

Oui, il se souvenait. Ça s'appelait la pointe du Van. Rien à voir avec le vent qui soufflait ce jour-là à décorner les bœufs et qui avait emporté sous leurs yeux son foulard en soie au-dessus des vagues, au-delà de l'Île de Sein, vers l'Amérique, dans une sorte d'invitation. À cette évocation, elle avait souri faiblement. Ce mot « Van » faisait partie des nombreux mystères bretons qu'ils avaient rapportés de ce voyage et que la vie ne leur avait pas laissé le temps de chercher à élucider.

Elle aurait bien aimé revoir les rochers, les tapis de bruyère et, par-dessus tout, cette minuscule chapelle en équilibre au bord de la falaise avec ses ex-voto, son plafond en bois peint couleur bleu ciel et son pauvre Christ rongé par les embruns et vêtu de lichens.

Est-ce qu'il irait, lui, en souvenir d'elle ?

Il avait promis.

Sur le coup, ç'avait été simple. Il avait été prêt à tout accepter et à tout promettre dans l'espoir qu'en troussant un solide écheveau de serments il aurait pu la retenir encore un peu. À présent, il était moins sûr d'avoir envie de traverser la moitié du pays pour affronter seul ces lieux où ils avaient voyagé ensemble et la perspective de se retrouver tout au bout de cette pointe, dans une parfaite illustration de son incapacité à désormais mettre un pied devant l'autre, était troublante ; c'était comme si cette promesse était l'unique lien, ténu et fragile, qui continuait à l'arrimer à elle par-delà la mort et, en même temps, il ne saurait dire pourquoi, celui qui semblait l'entraîner vers des abîmes d'anxiété. À nouveau, il était ce marin tourmenté, scrutant la nuit et auquel un faible éclat de lumière clignotant par intermittence tout au bout de l'horizon annonce la présence de la terre ferme ou d'écueils fatals. Car, de cette Pointe du Van, à vrai dire, il ne se rappelait que le gouffre s'ouvrant à quelques mètres du mur d'enceinte de la chapelle, les pans de falaise menaçant de s'effondrer et les blocs immenses qui avaient basculé dans la mer. Un gouffre au moins aussi large et aussi glacé que celui qui venait de s'ouvrir dans sa vie ; un de ces lieux touristiques au magnétisme morbide et dont la seule utilité était qu'il pouvait être aisé, à l'occasion, de s'y abîmer.

Mais il avait promis.

...

La suite de ces nouvelles de Roz Dan à la Librairie Ar Vro, Audierne



L'Albatros

7/05

23 couverts.

Petite pluie.

J'espère que ce crachin est de bon augure pour la saison qui commence.

Chaque année, c'est ainsi : le jour de l'ouverture, je suis dans l'attente fébrile d'un signe. Comme si la forme d'un nuage, un accent étranger entendu le matin au marché ou la trajectoire d'un goéland dans le ciel pouvaient me garantir que les clients seront au rendez-vous tout au long des six mois à venir.

Paul n'est pas encore tout à fait dans son assiette. Il est resté bougon toute la soirée. Je le connais, l'animal ! Depuis quelques semaines, on dirait un cheval juste avant l'obstacle : son corps et son esprit se tendent à la perspective de la moitié d'année qu'il va passer sans presque voir le soleil, à s'agiter dans sa cuisine, tel un crabe dans un casier. Ça lui passera. Cette année encore, il n'a pas réussi à choisir un nouveau nom pour le restaurant. Je suppose que c'est sa façon à lui de ne pas prendre le risque de mécontenter les saints et les divinités qui président aux destinées d'un petit rade comme le nôtre.

Raphaël, en revanche, retrouve très vite ses marques : les mots et les gestes pour accueillir les clients et la mémorisation sans erreur de ce qu'ils veulent manger et boire. Sans oublier ses enjambées pleines d'énergie et sa façon de débouler en cuisine pour nous transmettre par salves les commandes en les entrecoupant de quelque commentaire bien à lui, avant de disparaître comme un korrigan pour traverser la salle, le trottoir encombré de passants et la terrasse, en slalomant entre les tables et les gens avec deux assiettes dans chaque main. À chacune de ses courtes apparitions, il a quelque chose à nous raconter. Aujourd'hui, par exemple, il nous a décrit par le menu – c'est le cas de le dire – un client qui, après avoir relu quatre fois la carte d'un bout à l'autre, ne s'était pas encore décidé. Ensuite, il y a eu ce magnifique catamaran traversant majestueusement le port à la recherche d'un emplacement pour mouiller, et ce couple fatigué qui a échoué ici, au bout du monde, presque hors saison et dans la seule intention apparente d'en découdre publiquement. Enfin, cet interminable convoi de motards vêtus de cuir qui pétardaient joyeusement le long des quais. Paul et moi, tout occupés à nos préparations, l'écoutons sans un mot relater ces minuscules événements qui donnent un peu de corps au tintamarre – voix, raclements de chaises, tintement des couverts – venant de la salle, de la rue et au-delà. Ainsi, les huit heures de service ne se résument pas à une simple énumération de plats ; toutes ces évocations ont le même effet sur notre travail d'équipe qu'un cocktail d'épices à chaque fois différentes qui relèveraient avec bonheur un plat inlassablement répété de jour en jour.

En fin de soirée, les commentaires de Raphaël ont presque tous porté sur un grand garçon étrange qu'il avait remarqué dès le début du service en train de déambuler de façon suspecte de l'autre côté de la route, et qu'il avait eu la surprise d'apercevoir à nouveau presque à chaque fois qu'il sortait en terrasse. À en croire Raphaël, l'homme semblait glisser sans but entre les voitures garées le long de la chaussée, disparaissait quelques minutes avant de revenir faire les cent pas au bord du quai, l'air absent, le nez dans ses chaussures.

Pour ce qui me concerne, suivre distraitement et par procuration le feuilleton léger racontant les allées et venues de ce mystérieux garçon m'a bien aidée à retrouver mes automatismes et les centaines de gestes avarés et précis desquels dépend la bonne préparation des entrées et des desserts.

Au moment où Raphaël a fini par me convaincre de le suivre en terrasse pour que je découvre l'acteur principal de la série, ce dernier avait disparu.

Domage.

...

La maison de sable

Cette maison, aussi loin que remonte ma mémoire, on y allait chaque année, pourtant. Chaque année, certainement un des derniers vendredis de juillet, les parents, en congé depuis quelques heures à peine, lançaient le branle-bas, nous arrachant brusquement à cette torpeur toulousaine dans laquelle nous nous étions installés, comme chaque année, quelques jours auparavant, à notre retour d'un séjour en colonie de vacances.

En l'espace d'une paire d'heures, le vieux Renault J7 était chargé à bloc. Les yeux brillants, nous observions Maman disposer savamment les valises et les sacs dans l'habitacle du véhicule afin de ménager trois petites couchettes. À la fin, nos vélos étaient fixés à l'arrière du van dans un enchevêtrement de guidons et de fourches, et tout là-haut, dans nos yeux d'enfants, ils paraissaient aussi penauds qu'une troupe de chatons suspendus par le cou. Papa inspectait longuement les mystérieuses entrailles de la machine. Enfin, on clipsait les épais rideaux qui transformaient l'habitacle du véhicule en un véritable module spatial grâce auquel notre petite tribu allait pouvoir affronter la nuit.

Chaque année, à l'évidence, tous ces préparatifs nous surexcitaient au point de retarder l'heure du coucher et nous valaient quelques réprimandes. Les parents nous réveillaient vers cinq heures du matin. À moitié endormis, enroulés dans nos couettes en paquets inertes, serrant nos doudous, nous étions transportés à l'intérieur de l'auto. Pendant quelques minutes, nous nous regardions dans le noir, sans souffler mot en attendant que les portières avant claquent, que le camion toussote et s'ébroue. Avant même que l'auto s'engage sur le périphérique, nous nous étions rendormis.

Chaque année.

Mille fois, mélangeant rêve et réalité, souvenir et anticipation, j'ai revécu nos expéditions vers cette maison : le ronronnement tranquille et rassurant de la machine, le visage d'un parent passant la tête derrière le rideau, le petit déjeuner en pyjama sur une aire d'autoroute et les disputes autour d'un sac de céréales dont le contenu disparaissait en un clin d'œil, les cartes à jouer éparpillées dans toute la voiture, le pont de Cheviré qui enjambe la Loire et que Papa ne manquait pas d'annoncer bruyamment, car il marquait l'entrée de cette Bretagne restée tapie au fond de nos cœurs depuis un an. Nous étions une cour de princes et de princesses traversant le pays pour rejoindre quelque résidence d'été.

J'ai encore en mémoire les trois cents derniers kilomètres qui devenaient interminables à cause de notre machine poussive et bruyante dépassant à peine les cent km/h et que, par manque de climatisation, le moindre rayon de soleil transformait en cocotte-minute. Papa était électrisé par le manque de sommeil, Maman, peu avant Quimper, finissait par dire que c'était tout de même très long, et moi, j'étais remplie de l'indéfectible conviction que les bonheurs qui nous attendaient là-bas seraient à la mesure de nos épreuves mythologiques.

En fin d'après-midi, les parents de Papa, avertis par un quelconque signe – en tout cas une de ces choses qui échappent à la compréhension des enfants et contribuent à leur vision surnaturelle du monde –, nous accueillaient devant le portail de la grande bâtisse. Le camion se taisait dans un soupir satisfait et la grande porte coulissante du van, chaque année un peu plus dévorée par la rouille et contrariée par le sable, s'écartait en poussant des cris d'oiseau de mer, laissant apparaître les visages de nos grands-parents.

Ensuite venait le rituel cérémonieux et interminable des quatre bises, ces embrassades bretonnes énergiques dans lesquelles, à la faveur d'un comique balancement de têtes, de joues qui s'effleurent à peine, de bouches qui embrassent dans le vide, semble devoir se diluer toute l'émotion qu'il y a de se revoir. Pour nous, c'était pourtant comme une bénédiction, un adoubement, le signe que nous étions à nouveau autorisés à investir l'impressionnante bâtisse – chaque année peut-être un peu moins large que dans notre souvenir – qui se dressait derrière eux. La maison ressemblait à une boîte blanche coiffée d'un chapeau en forme d'accent circonflexe. C'était une sorte de grand chalet construit dans un style si singulier pour la région qu'il contribuait presque à lui tout seul à rendre ces vacances uniques.

...

La remontée du Goyen

Comment en était-il arrivé là ? En matière de menues catastrophes, il se considérait comme un expert, mais cette fois il s'agissait bien d'un fiasco prodigieux, d'une gadoue intersidérale !

Tout avait pourtant magnifiquement commencé. La Bretagne, il ne connaissait pas. C'était un collègue de travail, un jour qu'ils parlaient vacances devant la machine à café, qui lui avait proposé d'occuper une maison de famille, quelque part dans le Finistère. Il avait accepté aussitôt en se disant que ce serait l'occasion de passer quelques jours seul avec son fils Mathieu qu'il ne voyait quasiment plus ces derniers temps.

Négocier avec Sophie, en revanche, avait été beaucoup plus âpre que prévu. Son ex-femme n'avait pas manqué de lui rappeler une fois de plus – avec un peu trop de mauvaise foi, comme toujours – le fameux week-end de ski à Bonascre. Mathieu devait avoir 10 ans à l'époque. Les conditions météo n'étaient pas optimales, c'est vrai, mais la neige était tellement bonne. Et puis, voilà : son fils s'était perdu. Disons plutôt qu'à un moment de cette fameuse descente dans le brouillard, Mathieu était resté derrière. Il l'avait retrouvé une heure plus tard au poste de secours de la station, frigorifié, le visage couvert de larmes et en pleine conversation téléphonique avec sa mère.

Franchement, Sophie avait toujours eu une fâcheuse tendance à exagérer les choses et à remettre sur la table à chaque fois qu'elle en voyait la moindre occasion les histoires anciennes qui les avaient vus se déchirer.

Enfin, cette fois, il avait obtenu gain de cause : il passerait une semaine seul avec son fils.

La maison était idéalement située sur la route de la Pointe du Van, non loin d'un petit village pittoresque et à deux pas d'un chemin côtier prometteur. Pourtant, dès le premier jour, Mathieu, du haut de ses seize ans et demi, lui fit clairement comprendre qu'il n'avait aucune appétence particulière pour les vieilles pierres ni pour d'ennuyeuses randonnées dans les fougères. Au bout de quatre jours de vacances, il dut admettre avec un peu d'amertume que les seuls moments passés avec son fils se limitaient au quart d'heure que durait le petit-déjeuner de ce dernier – généralement vers midi –, et aux courts déplacements entre leur maison et la plage d'Audierne, où il passait tout l'après-midi, un livre à la main, à attendre que le jeune garçon lui donne des nouvelles et avec pour consigne de rester le plus largement possible à l'écart du groupe d'adolescents avec lesquels Mathieu s'était rapidement lié. Les instructions de son fils se réduisaient d'ailleurs le plus souvent à un SMS laconique lui demandant de revenir le chercher en pleine nuit en un lieu difficile à localiser et chaque fois différent.

Ce n'était pas comme ça qu'il avait imaginé leurs vacances. Pendant de longues semaines d'hiver, il avait littéralement fantasmé sur l'idée de faire vraiment quelque chose avec ce fils trop jalousement gardé par sa mère et avec lequel, depuis si longtemps, pour de multiples raisons, il n'avait pu partir en vacances ne serait-ce que quelques jours. Et puis Mathieu avait grandi si vite...

C'est en traversant le pont qui, jeté par-dessus le Goyen, relie Plouhinec et Audierne qu'il avait aperçu les embarcations rouges et jaunes filant à la queue leu leu sur l'eau et avait compris qu'il tenait une idée. Convaincre son fils de pagayer de concert sur une rivière – une ria, avait corrigé d'emblée l'adolescent – ne fut pas aussi facile qu'il l'avait pensé. Mathieu l'écouta d'une oreille en pianotant à plein régime sur son téléphone avant de donner son accord en stipulant qu'il devait impérativement être de retour à Audierne à 17 h.

Une ria... Bien sûr ! Pourquoi n'avait-il pas à cet instant précis réagi à ce que lui disait son fils ?

...